

Sur l'auteure

Stéphanie Chaillou est née en 1969. Entre 2008 et 2011, elle publie aux éditions Isabelle Sauvage trois ouvrages de poésie contemporaine, *Quelque chose se passe*, *Un Léger défaut d'articulation* et *La question du centre*. En 2015, son premier roman, *L'Homme incertain*, paraît chez Alma éditeur. Sélectionné pour le prix Première de la RTBF ainsi que dans la rentrée littéraire de la Fnac, *L'Homme incertain* est adapté au théâtre par le metteur en scène Julien Gosselin, sous le titre *Le Père*. Son deuxième roman, *Alice ou le choix des armes*, paraît en 2016 chez le même éditeur.

LE BRUIT DU MONDE

Du même auteur

Poésie

Quelque chose se passe, Éditions Isabelle Sauvage, 2008.

Un léger défaut d'articulation, Éditions Isabelle Sauvage,
2009.

La Question du centre, Éditions Isabelle Sauvage, 2011.

Roman

L'Homme incertain, Alma éditeur, 2015.

Alice ou le Choix des armes, Alma éditeur, 2016.

Stéphanie Chaillou

LE BRUIT DU MONDE

roman

NOTAB/LIA

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2018
© Visuel : Paprika

ISBN : 978-2-88250-519-4

PCMAngelTD

Le premier remède à la « misère du monde », c'est la mise au jour de la richesse dont elle est porteuse. Car le mal intellectuel premier n'est pas l'ignorance, mais le mépris. C'est le mépris qui fait l'ignorant et non le manque de science. Et le mépris ne se guérit par aucune science mais seulement par le parti pris de son opposé, la considération.

Jacques RANCIÈRE,
Le Philosophe et ses pauvres

Pauvre. Du latin *pauper*. Apparenté à l'anglais *few*. Pauvre, indigent. Du radical indo-européen commun *pou* – « peu, petit, petit d'un animal, petit animal » – qui donne aussi le latin *paucus*, *paulus*, *puer*, *putus*, *pullus*, le grec ancien *παῖς*, *païs*, « enfant », le sanskrit *putrá*, « fils ». La seconde partie de l'adjectif est issue de *parere*, « engendrer ». Soit le sens de « infécond », « infertile ».

Le pauvre, un petit animal infécond. Qui ne produit rien. Une bête stérile. Qui pourtant fait des enfants. Des enfants pauvres. Comme Marilène. D'où les surnoms. Des noms raccourcis. Diminués. Rendus petits. Marilène. De Marie-Hélène. Un petit animal stérile.

Marie-Hélène Coulanges, dite Marilène, est née le 18 juillet 1964 à Pouzauges. C'est noté sur sa carte d'identité. Noté aussi que ses yeux sont marron. Et qu'elle mesure 1,66 m. Le reste n'est pas noté. Ce qu'a ressenti sa mère lorsqu'elle est née. Ce que faisait son père. À quoi ils pensaient. Si c'était joyeux ou si c'était une tuile, cette naissance. Un accident, un encombrement.

En l'occurrence, le père était aux champs. Expression consacrée. Par eux.

Il était aux champs et il ne pensait pas. Il retournait la terre. Avec un tracteur qui marchait mal. Un tracteur qui tombait en panne. Trop souvent. Ça faisait des frais. Imprévus, les frais. Malvenus. Marilène n'avait rien à voir avec le tracteur. Aussi, il n'y pensait pas, à Marilène. À sa femme non plus il ne pensait pas. Il retournait la terre.

La mère de Marilène était à la clinique. La clinique de Pouzauges. Murs blancs. Linoléum jaune. Éraflures sur le sol. Et elle accouchait. Dans la douleur. Avec les cris et le vomi qui éclaboussent les murs. Elle accouchait seule. C'était son troisième et, espérait-elle, dernier enfant. Elle n'en voulait plus, des enfants. Si elle avait pu, elle n'en aurait jamais eu. Si elle avait pu plus encore, elle serait née ailleurs. Elle aurait vécu autrement. Sans enfants. Et pas au milieu des champs.

Juillet 1964. Marilène a quelques jours. Elle est vivante mais elle ne le sait pas encore. Elle a quitté le sol jaune et éraflé de la maternité de Pouzauges pour rejoindre la maison de ses parents. Sa vision est encore opaque. Elle ne voit pas le monde extérieur. Sous ses paupières, il y a une vie. Mais nul ne sait à quoi elle ressemble.

Les premiers jours de Marilène sont placés sous le signe du sommeil. Elle dort. Boit le lait de sa mère. Dort. Boit de nouveau le lait de sa mère. Et cela au fil des heures qui constituent les jours et les nuits. Marilène ignore tout de l'espace dans lequel elle se trouve. Elle a quitté le ventre de sa mère. Elle a quitté la maternité de Pouzauges. Elle se trouve dans la maison familiale. Une maison louée, mais tout de même familiale. Elle s'y trouve dans le flou de son regard opaque. Elle ne le sait pas encore.

Août 1964. Le système digestif de Marilène devient mature à l'intérieur de son corps. Bientôt,

elle ne régurgitera plus le lait de sa mère. Bientôt, son système digestif permettra à Marilène de digérer le lait maternel. Un lait aigre qui sent l'avoine et la ciboulette. Une odeur que Marilène affectionnera toujours. Sans jamais vraiment comprendre pourquoi.

Marilène perçoit désormais des formes. Elle peut distinguer la lumière et ainsi différencier le jour de la nuit. Elle n'est pas encore en mesure de savoir où elle se trouve. D'identifier l'espace qui abrite son corps et sa croissance. Mais quand sa mère approche son visage du sien, elle perçoit un affaiblissement de la source lumineuse en même temps qu'une augmentation de la chaleur.

Marilène aimera toujours la nuit qu'elle associera, sans jamais vraiment comprendre pourquoi, à un sentiment de protection.

Marie-Hélène Coulanges, dite Marilène, est née le 18 juillet 1964 dans une famille pauvre. Ce n'est pas noté sur sa carte d'identité. La carte d'identité de Marie-Hélène Coulanges s'en tient exclusivement aux informations administratives. Sur sa carte d'identité, Marilène n'est pas pauvre. Elle est seulement née le 18 juillet 1964 à Pouzauges. Elle peut tout devenir. Fermière. Chirurgienne. Pute de luxe. Ostéopathe. Secrétaire d'État. Bouchère. Professeure des universités. Pianiste professionnelle. Catcheuse. D'un point de vue strictement virtuel, Marie-Hélène Coulanges, dite Marilène, a un avenir aussi ouvert que les champs qui bordent la maison familiale. Même s'ils sont hypothéqués.

Septembre 1964. C'est la rentrée des classes. Le frère et la sœur de Marilène vont bientôt rejoindre leurs camarades dans la cour carrée de l'école de D. Marilène est à la maison avec sa mère. Elle ignore avoir un frère et une sœur. Elle ignore avoir

un père. Elle n'ignore pas la présence de sa mère. Mais elle ignore avoir une mère. Marilène ignore absolument dans quelle famille elle est née. Elle ignore la notion même de famille. Elle ne sait rien de plus que ce que ses sens perçoivent.

La maison des parents de Marilène est basse. Elle n'a pas d'étage. Son toit est en tuiles rouges. Il penche un peu d'un côté. Encadrant la porte d'entrée, il y a deux pots de géranium. En été leurs fleurs sont blanches.

La cour devant la maison est étroite et recouverte de graviers. Des graviers gris. Assez gros pour qu'ils ne se coincent pas sous les chaussures. Quand quelqu'un franchit le portillon en fer et se dirige vers la porte d'entrée, un chien aboie. C'est le chien des Coulanges. Leur gardien, en quelque sorte.

Le hameau dans lequel se trouve la maison de Marilène porte un nom. C'est le hameau de Brigneau. Constitué de quatre maisons, Brigneau est à deux kilomètres du bourg de D. À vélo, il faut environ dix minutes pour se rendre de Brigneau jusqu'au bourg de D. En voiture, le temps est divisé par deux.

Décembre 1967. Depuis longtemps, Marilène a fini d'ouvrir les yeux. Dehors, il neige. À l'intérieur de la maison, un feu crépite. Dans la cuisine, ils sont tous là. C'est le repas de Noël. La mère se déplace. Elle sert chacun. Ils ne font pas la prière. Ils attaquent direct. Une dinde. Troquée. Avec des pommes de terre du jardin. Sautées. Le père ne dit rien. Les deux aînés se chamaillent.

Sans s'en rendre compte, Marilène mémorise la scène. Des cadeaux et du probable sapin, elle ne garde cependant aucun souvenir.

Dès qu'elle sait marcher, l'espace de jeu favori de Marilène, c'est la niche du chien. Elle aime cette odeur de poils sales. La chaleur aussi de l'animal. Un berger allemand. Tena. Qu'elle prononce *Tina, Tina*, en courant à toute bombe vers la chienne. Elle peut rester des heures à l'intérieur de la niche. Quand sa mère l'appelle, elle ne répond pas. Il faut que sa mère vienne la chercher. Dans

la famille Coulanges, si quelqu'un demande où est Marilène, il y en a toujours un pour répondre « à la niche ». Ça les fait beaucoup rire. Même des années plus tard.

Septembre 1968. Marilène entre à l'école. En classe de maternelle. Elle ne pleure pas. Elle regarde. Le christ au-dessus du tableau noir. Les vêtements des autres enfants. Les livres avec les images dedans. Elle s'étonne. Il y a plein de couleurs.

Quand elle rentre à la maison. La maison familiale. Elle le dit. Mais personne ne répond. Autour de la table, chacun mange sa soupe en baissant la tête.

La mère de Marilène souffre de dépression nerveuse. De fatigue et de dépression. Le médecin lui a conseillé de consulter un psychiatre. Mais elle ne veut pas en entendre parler. Elle ne dit pas pourquoi. Elle dit non. Et c'est tout. Le reste du temps, elle crie et elle jure. Elle ne supporte plus ses enfants. Même Marilène, qui ne dit rien, elle a envie de la gifler parfois.

Le manque d'argent attaque le système nerveux de la mère de Marilène. Chaque jour, il y a au fond